

Ma tante Marguerite

Autor(en): **Antan, Pierre d'**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 26

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211367>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

une bosse, un nœud de bois. On en a fait un nom de famille que porta l'illustre mathématicien, l'abbé Moigno.

Jolie aussi, l'histoire de *mas*. Cette fois-ci, il n'y a plus parfaite concordance. En provençal, *mas* correspond à *maison de campagne*, ferme, métairie, à Arles, en Languedoc. Un *gros mas*, c'est une grande ferme, une grande exploitation agricole.

Le dictionnaire du vieux français de Godefroy a l'expression *maison fort* pour « manoir fortifié ». Maisonnage, bâtiment, demeure; maisonnement, maisonner, action de bâtir, de construire.

Dans la *Gazette de Lausanne*, M. Ernest L. signale aussi quelques expressions vaudoises. Nous les retrouvons dans le provençal, dans le vieux français.

Ainsi, *bot*. En Provence, on dit plutôt *baby* : te crêpe coume un bābi = je te crêpe comme un crapaud. Le *c* devient *g* dans certains dialectes : grapaud. Dans l'anglais *baby* (poupon), ne retrouve-t-on pas l'idée de petitesse exprimée par le celtique *bab* (enfant). Par extension, les gamins pénibles sont appelés des crapauds, et bien des mères cajolent leurs enfants en les appelant « mon petit crapaud » (de préférence à *bot*, péjoratif).

Bot, selon Godefroy, subsiste dans le patois de la Champagne, du Poitou, de la Vendée, des Vosges, du Doubs, du Jura, de la Haute-Saône et de l'Isère. Toujours d'après Godefroy, *bô* désigne, en Suisse romande, une grenouille de la plus petite espèce ou plutôt une grenouille qui n'est pas encore parvenue à son développement. A Neuchâtel, c'est un crapaud. » L. Mn.

Distinguons. — On proscrivit en même temps, en Suisse, la *Pucelle*, de Voltaire, et le livre de l'*Esprit*, par Helvétius.

Un magistrat de Bâle, chargé de la censure et de la recherche de ces ouvrages pour les saisir, écrivit au Sénat :

« Nous n'avons trouvé dans tout le canton ni esprit, ni pucelle. »

MA TANTE MARGUERITE

MA vieille tante Marguerite
Qui touche à ses quatre-vingts ans,
Me dit toujours : Pauvre petite,
Craignez les propos séduisants.
Fillette doit fuir au plus vite
Quand un berger lui fait la cour.
— Ah! vieille tante Marguerite,
Vous n'entendez rien à l'amour.
Eh quoi, lorsque dans la prairie,
On me dira bien poliment,
Que je suis aimable et jolie,
Faudra-t-il me fâcher vraiment?
Un beau berger, si je l'irrite,
Prendrait de l'humeur à son tour.
Ah! vieille tante Marguerite,
Vous n'entendez rien à l'amour.

Toutes les filles de mon âge
En cachette écoutent déjà
Des garçons le tendre langage,
Je ne vois pas grand mal à ça.
Ma tante veut qu'on les évite,
Mais je répondrai chaque jour :
Ah! vieille tante Marguerite,
Vous n'entendez rien à l'amour.

Et l'innocente, un soir, seulette,
Fit la rencontre de Colin,
Qui d'abord lui conta fleurette,
Puis l'égaré de son chemin.
Si bien que la pauvre petite
N'osa plus dire à son retour :
Ah! vieille tante Marguerite,
Vous n'entendez rien à l'amour.

(Communiqué par PIERRE D'ANTAN).

— Le dernier numéro de la *Patrie suisse* nous donne une série de clichés d'actualité, portraits de disparus : le peintre Max Burri, Marius Demiéville, de Paris; des vues relatives au transport des grands blessés, aux fêtes de Canisius à Fribourg, etc., etc.

DÉBITEUR POUR RIRE

UN peintre-décorateur avait maille à partir avec ses créanciers. Les agents de poursuites, plus que les clients, hélas! assiégeaient son atelier. Naturellement, ils s'en retournaient toujours bredouilles. On accédait au refuge du peintre, situé en sous-sol, par un couloir de ciment, en plan incliné, de deux mètres de long et à ciel ouvert.

Un hiver où la température était particulièrement rude et les créanciers pressants, notre homme, chaque soir, et le matin encore, si cela était nécessaire, avait soin d'arroser copieusement le plan incliné, veillant toutefois que l'eau y demeure et ne pénètre pas dans l'atelier. Puis il attendait, sans inquiétude, fumant des pipes et donnant de temps en temps un coup de pinceau à l'un de ces ouvrages qu'on a toujours sous la main, ébauchés un jour de désœuvrement et qu'on ne termine jamais.

Alors, après neuf heures du matin, ou plus tard, par la fenêtre de l'atelier, le peintre voyait inmanquablement venir l'un de ses créanciers ou de leurs émissaires. Arrivé au sommet du couloir, le visiteur avançait le pied avec prudence, faisait un timide essai de descente. Puis il reculait aussitôt, crainte d'un ridicule et douloureux par terre. Il appelait :

— Hé! X..., êtes-vous là?

Et X... ouvrait la fenêtre :

— Mais, c'est sûr, que je suis là! Où voulez-vous que je sois ailleurs qu'à mon atelier, par un temps pareil? Et puis, et les commandes, donc! Descendez seulement.

— Descendez!... descendez!... Y a pas mèche; votre couloir est tout gelé.

— Que ça fait-il?

— Comment, que ça fait-il?... Je ne veux pas me casser le cou... Y a-t-il du nouveau?

— Du nouveau?...

— Oui, rapport au compte de M. Y...? Vous savez bien!...

— Ah!... oui... oui... oui... Mon té, non! Je n'ai pas le « rond ». Venez voir!...

— Mais quand je vous dis que je ne peux pas descendre cette tonnerre de pente : elle est en verglas. Tâchez-vous donc d'y penser, à ce compte, que diable!

— Mais je ne fais que ça.

— Eh bien, dites, je reviendrai demain. Et semez-vous un peu de cendres sur cette glace, hein!

— Des cendres! Vous êtes bon! Où les prendrais-je? Je n'ai pas le moyen de me chauffer, moi.

— Oui, enfin, à demain. Au revoir!

— Au revoir!

Et le peintre, tranquille pour un moment, reprenait, souriant, sa pipe et son pinceau.

Trois mois après, le printemps étant revenu et le soleil ayant fondu la glace du couloir, l'atelier, sans défense, était plus que jamais en butte aux assauts des agents de poursuites. Même, comme le loyer du dernier trimestre n'était pas payé, le propriétaire avait intimé à X... l'ordre de déménager dans les huit jours et mis sous séquestre tout le contenu de l'atelier.

Mais le lendemain du jour où il avait reçu son congé, X... trouva miraculeusement, auprès d'un ami, la somme nécessaire au paiement du loyer, ce qui lui permettait de rentrer en possession de ses « instruments de travail ». Il avait aussi déniché un autre local, d'un prix moins élevé que celui d'où on le chassait si impitoyablement.

Six jours plus tard, X... déménageait. Tout son bien : quelques chevalets boiteux, quelques pots de couleur, une planche à dessin, tenaient dans une charrette à bras, que l'aidait à traîner un de ses « copains ».

En chemin, ils croisent l'agent de poursuites, qui, reconnaissant X..., l'interpelle, intrigué :

— Alors, X..., vous déménagez, comme ça, sans rien dire? Où allez-vous?

— Oh! tout proche, à deux pas.

— Et tout votre matériel est là, dans cette charrette?

— A peu près. Je n'ai plus à mon atelier que mon coffre-fort. Mais je n'ai pu trouver aujourd'hui de serruriers pour m'aider à le transporter. Je le déménagerai demain soir.

— Votre coffre-fort?

— Oui! Et puis quoi?...

Le lendemain matin, de bonne heure, l'agent de poursuites, ayant l'assentiment du propriétaire, pénétrait, accompagné de deux ouvriers serruriers, dans l'atelier que le peintre venait de quitter. Il voulait saisir le coffre.

En effet, encastré dans un enfoncement de mur, était un coffre-fort superbe et d'apparence tout neuf.

Les serruriers enlèvent leurs vestes, retrouvent les manches de leur chemise, se crachent dans les mains et, saisissant à pleins bras le coffre, tirent à eux de toutes leurs forces.

Patastras! Les voici tous deux à terre et le coffre par dessus. L'agent de poursuites en a pâlé d'émotion.

Mais, aussitôt, les serruriers se relèvent, et rient. Ils sont indemnes.

Le coffre de X... était une misérable caisse de sapin, sans fond, à laquelle, avec un art admirable, il avait donné figure de coffre-fort. C'était à s'y méprendre.

Et l'agent de poursuites, revenu de sa peur, rit à son tour... mais jaune.

J. M.

Demande de congé.

Une brave femme d'un tout petit village ignoré, a écrit au colonel sous les ordres de qui sont enrôlés ses fils, actuellement mobilisés pour lui demander un congé pour son mulet. Voici cette lettre, délicieuse en sa naïveté :

« Mon très estimé et respectueux colonel,
» Mon mari ai mort il y a quatre ans à la Toussaint; jé une fille, mais elle a marié un chenapan et abite en ça.

» A part cela, la mobilization m'a pris un mulet et trois garçons. Je vous demande huit jours de vacances pour mon mulet à cause des vendanges, qu'il y aura bien du fruit et rapport que je suis trop en âge pour porter la brante.

» Je vous le retournerai de suite après.

Veuve Y... »

Sans malice. — L'institutrice d'une classe spéciale pour enfants « retardés », dans une de nos villes vaudoises dont nous tairons le nom, a reçu une lettre portant l'adresse suivante :

Mademoiselle X...;

directrice des retardés
de la Municipalité de ...

DZANLLIETTÉS

DAO teimps dai pétairus a pierre, l'ai ia zonna défreguenaie à Willemergue de les Zallemanes. Lai avâ des sordats de Maodon, de Tsapalla, de Vutzerein, quié de lou distri... Cliau sordats, vêtus ein militairo formavont on bataillon que commandavé lo majo Tatseron de Maodon, on rudou lulu que ne badenavé quié tot justou. Lai avâ dein ci bataillon on petit crazet de Vouilliens que s'appellâvé Bournand, on rudou cò que n'avai pas pouèrè de sé tapâ.

Peindeint la bataille cein s'étsaudavé fô, on grand rappodu de Vouilliens, on certain Thonnâ sé trovavé decouté lou petit Bournand, lou grand Thonnâ était bianc coummein on